

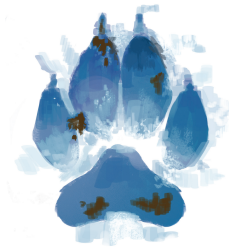
Mes Grands Classiques

Croc-Blanc

Jack London



Fleurus



FLEURUS

Direction : Guillaume Arnaud

Direction éditoriale : Sarah Malherbe

Édition : Pauline Trémolet, assistée de Pauline Farret d'Astiès et de Marie Grée

Direction artistique : Élisabeth Hebert, assistée de Bleuenn Auffret

Direction de fabrication : Thierry Dubus

Fabrication : Audrey Bord

© Fleurus, Paris, 2016

15/27, rue Moussorgski, 75 895 Paris Cedex 18

www.fleuruseditions.com

ISBN : 978-2-2151-3196-0

MDS : 652 516

Tous droits réservés pour tous pays.

« Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse. »

Mes Grands Classiques

Croc-Blanc

Jack London

Texte traduit et adapté par Charlotte Grossetête

Illustrations de Dogan Oztel



Fleurus

Première partie

1

La piste de la viande



La forêt de sapins s'étendait, sévère et sombre, de part et d'autre de la rivière gelée. Un récent coup de vent avait dépouillé les arbres de leur revêtement de givre ; ils paraissaient noirs et menaçants aux dernières lueurs du jour. Un vaste silence régnait sur ces terres désolées, si désertes et si froides qu'elles ne donnaient même pas une impression de tristesse. Le paysage semblait presque rire, d'un rire plus terrible que la tristesse – un rire sans joie et froid comme le gel. Le Grand Nord sauvage, avec son cœur de glace, se moquait des efforts inutiles de la vie.

Et pourtant la vie était là, qui défiait ce décor immobile. Sur la rivière gelée progressait un attelage de chiens-loups. Leur pelage était recouvert de givre. À peine sorti de leur gueule, leur souffle se

transformait en cristaux de glace qui retombaient sur leur fourrure. Ces chiens tiraient un solide traîneau de bois. L'avant du traîneau était recourbé vers le haut, de manière à écraser la poudreuse qui s'élevait comme une vague sur son passage. Dessus se trouvait, arriérée avec soin, une caisse longue et étroite. Il y avait d'autres choses encore, des couvertures, une hache, une bouilloire et une poêle à frire ; mais la caisse occupait presque toute la place.

Devant les chiens marchait un homme chaussé de larges raquettes. À l'arrière marchait un second homme. Sur le traîneau, dans la caisse, reposait un troisième homme qui ne marcherait plus jamais – un homme que le Grand Nord avait vaincu.

Mais à l'avant et à l'arrière avançaient, indomptables, les deux hommes qui n'étaient pas encore morts. Ils étaient emmitouflés dans de chauds vêtements de cuir. Leurs cils, leurs joues et leurs lèvres disparaissaient sous le givre formé par leur haleine. Ils ressemblaient à des masques fantomatiques conduisant le cercueil d'un spectre dans un monde surnaturel. Ils bravaient le silence de ces étendues désolées et moqueuses.

Une heure passa, puis une autre. La clarté pâle de cette courte journée sans soleil était en train de s'éteindre lorsqu'un cri lointain s'éleva dans l'air figé. Il monta en puissance, atteignit une note aiguë et retentit longtemps, palpitant, intense. Les deux hommes échangèrent un regard et hochèrent la tête.

Un deuxième cri perça le silence. Il venait de l'arrière, quelque part dans l'étendue neigeuse que l'attelage venait de traverser. Un troisième cri éclata comme une réponse, toujours à l'arrière.

– Ils nous suivent, Bill, dit l'homme qui marchait devant.



– La viande est rare, répondit son camarade. Plusieurs jours que j'ai pas vu un lapin.

Ils n'échangèrent plus un mot, mais leurs oreilles guettaient les cris des loups qui continuaient à s'élever derrière eux.

La nuit tomba. Sur un ordre de leurs maîtres, les chiens quittèrent le lit de la rivière et pénétrèrent dans un bouquet de sapins. C'est là que les hommes dressèrent le campement. À côté du feu, le cercueil servit à la fois de siège et de table. Les chiens, serrés les uns contre les autres, grondaient et se chamaillaient, mais ne montraient aucune envie de s'éloigner dans l'obscurité.

– Regarde-les, Henry. Ils me paraissent remarquablement attachés au campement, fit observer Bill.

Accroupi devant le feu où il préparait le café, Henry se borna à hocher la tête. Il ne parla qu'une fois assis sur le cercueil, lorsqu'il eut attaqué son repas.

– Ils savent où est la sécurité. Ils préfèrent bouffer plutôt qu'être bouffés. Ils sont sages, ces chiens.

Tout en mâchant ses haricots, Bill demanda à son camarade :

– T'as remarqué le charivari qu'ils ont fait au moment où je leur ai donné à manger ?

Henry acquiesça :

– En effet, ils étaient plus agités que d'habitude.

– Combien de chiens on a, Henry ?

– Six.

– Eh bien...

Bill marqua une pause pour donner plus de poids à ses paroles.

– J'ai pris six poissons dans le sac. J'en ai donné un à chaque chien. À la fin, il me manquait un poisson.

La piste de la viande

– Tu t’es trompé dans tes comptes.

Bill reprit calmement :

– J’ai pris six poissons dans le sac. Oreille-Unique n’a pas eu de poisson. J’ai dû repiocher dans le sac pour lui en donner un.

– On n’a que six chiens, dit Henry.

– Je ne dis pas le contraire, mais c’est sept animaux que j’ai nourris. Le septième s’est éloigné dans la neige après son repas. Je l’ai vu.

Henry regarda Bill avec pitié.

– Vivement la fin de ce voyage. Il est trop dur, il te tape sur les nerfs. Tu te mets à avoir des visions.

– C’est ce que je me suis dit d’abord, répondit Bill gravement. Alors, quand j’ai vu le chien partir dans la neige, j’ai regardé par terre et j’ai vu ses empreintes. Tu veux vérifier ? Je te les montrerai.

Henry ne répondit pas. Il termina ses haricots, avala une tasse de café, s’essuya la bouche du revers de la main, et dit enfin :

– Tu crois que c’était...

Un long cri féroce et triste s’éleva quelque part dans la nuit. Henry acheva sa phrase en désignant d’un geste la direction d’où provenait ce cri :

– ... l’un d’eux ?

Bill hocha la tête.

– Je ne vois que ça. T’as remarqué toi-même le boucan que faisaient les chiens.

À cet instant, des cris éclatèrent tout autour du camp. Les chiens effrayés se blottirent les uns contre les autres, si près du feu que la chaleur faisait roussir leur pelage. Bill rajouta du bois et alluma sa pipe.

– Henry...

Il aspira de longues bouffées de sa pipe d’un air méditatif, puis reprit :

– Il a vraiment plus de chance qu'on n'en aura jamais, nous deux.

Il montra du doigt le troisième homme, allongé dans la caisse qui leur servait de siège.

– Toi et moi, quand on mourra, ce sera déjà une chance si on a assez de pierres par-dessus nos carcasses pour les protéger des chiens.

– Il faut dire qu'on n'a pas de famille et pas d'argent, répondit Henry. Les enterrements à distance, c'est quelque chose qu'on ne pourra pas se payer, toi et moi.

– Il y a un truc que je pige pas. Ce gars-là, il était noble dans son pays. Il a jamais eu à s'inquiéter pour la bouffe ou le logis. Qu'est-ce qu'il est venu faire dans ce foutu bout du monde – vraiment, je vois pas bien.

– Oui, il aurait vécu vieux s'il était resté chez lui.

C'est alors que Bill fit un geste en direction du mur d'obscurité qui les entourait de toutes parts. Une paire d'yeux y luisait comme deux braises. D'un mouvement de tête, Henry en désigna d'autres. Un cercle lumineux s'était formé autour d'eux. Parfois, l'une de ces paires d'yeux se déplaçait ou disparaissait pour revenir l'instant d'après.

L'inquiétude des chiens était à son comble. Ils se précipitèrent entre les jambes des deux hommes. Leur mouvement de panique fit s'agiter le cercle d'yeux luisants, qui recula un peu.

– Dommage qu'on soit à court de munitions, Henry.

Bill avait fini sa pipe ; il aidait son camarade à étendre des couvertures sur les branches de sapin qu'ils avaient disposées à même la neige. Henry grogna en défaisant ses mocassins.

– Combien de cartouches tu dis qu'il reste ? demanda-t-il.

– Trois. Je voudrais qu'on en ait trois cents. Je leur ferais la leçon, à ces foutues bestioles !

Il agita un poing furieux vers les yeux luisants et plaça ses mocassins devant le feu.

– Je voudrais aussi que cette vague de froid se termine. Moins cinquante depuis deux semaines maintenant. Et je voudrais ne pas m’être lancé dans ce voyage, Henry. Il me paraît mal barré. Ça me plaît pas, tout ça. Et tant qu’à faire des vœux, je voudrais être devant le feu à Fort McGurry en train de jouer aux cartes avec toi.

Henry grommela, rampa et se glissa entre les couvertures. Au moment où il s’endormait, la voix de son camarade le réveilla :

– Dis, Henry... quand l’autre est venu réclamer un poisson, pourquoi les chiens ne l’ont pas attaqué ? Ça me turlupine.

– Tu te poses trop de questions, répondit Henry d’une voix pâteuse. Dors maintenant. Demain tout ira bien.

Quelques instants plus tard, les deux hommes ronflaient sous leur couverture commune. Le feu mourut, le cercle d’yeux luisants se resserra autour du camp. Les chiens terrifiés grondaient lorsqu’une paire d’yeux se rapprochait un peu plus.

À un moment donné, ils firent un tel vacarme que Bill se réveilla. Il alla jeter du bois dans le feu ; les flammes firent reculer le cercle d’yeux. Bill jeta un regard distrait aux chiens. Il se frotta les yeux, puis les examina plus attentivement.

– Henry, dit-il en se glissant de nouveau sous la couverture.

– Quoi ?

– Ils sont sept. Je viens de les compter.

Henry accusa réception de l’information par un grognement qui se transforma en ronflement ; il s’était rendormi.

Les deux hommes se réveillèrent trois heures avant l’aube pour lever le camp. Bill préparait l’attelage lorsqu’il s’exclama :

– On n’a plus que cinq chiens !

Henry poussa un cri de rage et délaissa la poêle où il faisait cuire le petit-déjeuner.

– Tu as raison, dit-il après avoir compté lui-même. Fatty a disparu. Il est parti se faire dévorer.

– Il a toujours été fou, ce chien.

– Mais de là à se suicider comme ça ! Aucun des autres n’aurait fait un truc pareil.

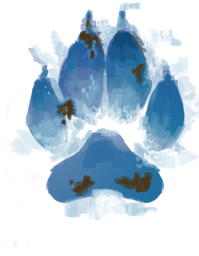
Bill acquiesça :

– Même avec un gourdin, on n’aurait pas pu les décider à s’éloigner du feu. J’ai toujours dit que Fatty était dingue.

Voici l’épithète à laquelle eut droit ce chien mort sur une piste du Grand Nord – mais au moins, il en eut une, contrairement à bien des chiens et bien des hommes.

2

La louve



Une fois leur petit-déjeuner terminé et leur matériel chargé sur le traîneau, les hommes tournèrent le dos au feu de camp pour s'enfoncer en silence dans l'obscurité. Les cris des loups les suivirent dans la nuit et le froid. Le jour se leva à neuf heures ; à midi, au sud, le ciel prit une teinte rose qui s'éteignit rapidement. La lumière grise du jour s'attarda jusqu'à trois heures puis s'évanouit à son tour, et la nuit arctique descendit sur la terre.

Dans l'obscurité, les cris des loups se firent plus proches – si proches que les chiens étaient parfois saisis de panique.

À la fin de l'un de ces accès de terreur, lorsque Bill et Henry eurent réussi à faire revenir les chiens dans les traces, Bill s'exclama :

– J'aimerais bien qu'ils trouvent du gibier, qu'ils s'en aillent et qu'ils nous fichent la paix.

– C'est vrai, ça porte sur les nerfs, admit Henry.

Ils n'échangèrent plus un mot avant d'avoir dressé le camp.

Henry était penché sur la gamelle et rajoutait de la glace aux haricots qui y mijotaient lorsqu'un coup sourd, assorti d'une exclamation de Bill, le fit sursauter. L'un des chiens poussa un bref hurlement de douleur. Henry se redressa juste à temps pour voir une forme floue s'enfuir dans la nuit. Bill se tenait au milieu des chiens, moitié triomphant, moitié abasourdi ; il brandissait d'une main un gourdin, de l'autre un saumon en partie dévoré.

– Il en a mangé la moitié, s'exclama-t-il, mais il a tâté de mon gourdin. Tu l'as entendu couiner ?

– À quoi il ressemblait ?

– Pas vu. Mais il avait quatre pattes, une gueule et des poils. Comme n'importe quel chien.

– Ça doit être un loup apprivoisé.

– Sacrement apprivoisé, oui, pour s'amener à l'heure du repas et chaparder une ration de poisson.

Après le dîner, lorsque les deux hommes s'assirent sur la longue caisse pour fumer leur pipe, le cercle d'yeux luisants se resserra davantage encore que la veille.

– J'aimerais bien qu'ils se trouvent un élan et qu'ils nous fichent la paix, dit Bill.

Henry poussa un grognement.

– C'est bon, arrête de radoter.

Le lendemain matin, Henry fut tiré du sommeil par un juron sonore. Il se souleva sur un coude et découvrit Bill qui se tenait au milieu des chiens, le visage convulsé par la colère.

– Qu'est-ce qui se passe ? appela Henry.

– Frog a disparu.

– Non.

– Je te dis que si.

Henry bondit hors des couvertures, compta les chiens et poussa un juron qui fit écho à celui de Bill, pour maudire la puissance du Grand Nord qui leur avait volé un autre chien.

– Frog était le plus costaud de l’attelage, dit Bill.

– Et il n’était pas fou, lui, ajouta Henry.

La deuxième épitaphe en deux jours venait d’être prononcée.

Les deux hommes avalèrent leur petit-déjeuner dans un silence morose, puis attelèrent au traîneau les quatre chiens qui restaient. La journée s’écoula, identique aux précédentes, ponctuée par les cris incessants des loups. Lorsque la nuit tomba au milieu de l’après-midi, comme d’habitude, les cris se rapprochèrent. Les chiens, fous d’excitation et de peur, ne cessaient d’emmêler leurs harnais, ajoutant au désarroi de leurs maîtres.

Cette nuit-là, Bill s’affaira longuement autour des chiens.

– Avec ça, vous ne pourrez pas partir, bande de fous, dit-il d’un ton satisfait quand il eut terminé.

Henry délaissa un instant la préparation du repas pour aller voir. Son camarade avait attaché les chiens avec des bâtons, selon la méthode des Indiens. Chaque animal avait autour du cou une laisse de cuir.

À cette laisse était fixée l’extrémité d’un bâton mesurant environ un mètre cinquante. L’autre extrémité était attachée par une seconde laisse en cuir à un pieu planté dans le sol. Le chien était incapable de ronger le cuir qui se trouvait tout contre son cou ; et la longueur du bâton l’empêchait de ronger le cuir attaché au pieu.

Henry hocha la tête d'un air approbateur.

– Avec ça, même Orecille-Unique ne pourra pas s'échapper, lui qui est capable de te déchirer du cuir aussi vite et proprement qu'avec un couteau. Ils seront au complet demain, et en pleine forme.

– Tu l'as dit, oui, lâcha Bill. S'il y en a un qui manque, je me prive de café au petit-déjeuner.

Au moment de se coucher, Henry désigna le cercle d'yeux luisants toujours plus proches.

– Ils savent qu'on n'est pas armés pour les tuer. Si on pouvait leur tirer dessus, ils nous respecteraient un peu plus.

Les deux hommes passèrent quelques instants à scruter attentivement l'obscurité. Lorsqu'ils se concentraient sur une paire d'yeux, ils parvenaient à distinguer la silhouette de l'animal. Ils voyaient même les formes bouger, de temps en temps.

Ils entendirent soudain du bruit du côté des chiens. Orecille-Unique poussait des gémissements et donnait des coups de dents frénétiques dans l'espoir de sectionner le bâton qui le retenait prisonnier.

– Regarde, Bill, chuchota Henry.

À la lumière du feu, les deux hommes virent s'avancer un animal qui ressemblait à s'y méprendre à leurs chiens.

Sa démarche souple dénotait un mélange de méfiance et d'audace. Il observait les hommes avec prudence, mais son attention était fixée sur les chiens. Orecille-Unique tirait de toutes ses forces sur le bâton comme pour bondir vers l'intrus.

– Ce fou d'Orecille-Unique n'a pas l'air d'avoir peur, murmura Bill.

– C'est une louve, répondit Henry tout aussi bas. Ça explique tout, pour Fatty et Frog. Elle sert de piège. Elle attire le chien, et ensuite la meute entière lui tombe dessus.

Le feu craqua. Une bûche en tomba à grand bruit, effrayant la louve qui battit en retraite.

– C'est cette bestiole-là que j'ai frappée d'un coup de gourdin, dit Bill.

– Aucun doute là-dessus.

– Et je tiens à faire remarquer, poursuivit Bill, que la familiarité de cet animal avec les feux de camp est suspecte et immorale.

Henry acquiesça :

– C'est sûr, elle en sait plus long qu'un loup normal. Une bête qui vient rejoindre les chiens aux heures des repas a de l'expérience.

– Le vieux Villan avait un chien qui s'est enfui avec les loups un jour, pensa Bill tout haut. J'ai abattu ce chien sans le savoir, dans une clairière où je suis tombé sur sa meute. Le vieux Villan en a pleuré comme un bébé. Il disait qu'il l'avait pas revu depuis trois ans. Il était resté tout ce temps-là avec les loups.

– T'as sûrement raison, Bill. Ce loup, c'est un chien.

– Ouais, eh ben, à la première occasion, j'en ferai de la viande, de ce loup qui est un chien, déclara Bill. On peut pas se permettre de perdre d'autres bêtes.

– Tu n'as que trois cartouches, objecta Henry.

– J'attendrai d'être sûr de mon coup.

Le matin venu, Henry raviva le feu et prépara le petit-déjeuner au son des ronflements de son camarade.

– Tu dormais trop bien, lui dit-il en le réveillant pour manger. J'ai pas eu le cœur à te tirer du lit.

Bill dormait à moitié en commençant son repas. Il remarqua que son quart était vide et tendit la main pour attraper la bouilloire. Mais celle-ci était hors de sa portée.

– Tu me passes du café, s'il te plaît ? demanda Bill en levant son quart.

– Non.

– Y en a plus ?

– Si.

Bill sentit le rouge lui monter aux joues. Il lâcha d'une voix fâchée :

– Et alors ? Pourquoi j'en aurais pas ?

– Spanker a disparu, répondit Henry.

Bill tourna la tête vers les chiens, sans hâte, comme un homme déjà résigné au malheur, et il les compta.

– Comment ça a pu arriver ? demanda-t-il d'un ton apathique. Henry haussa les épaules.

– Je sais pas. C'est Oreille-Unique qui a dû lui ronger sa laisse. Il a pas pu le faire tout seul, c'est sûr.

– Maudite bête, reprit Bill d'une voix grave et lente qui ne trahissait rien de sa colère intérieure. Juste parce qu'il ne pouvait pas se libérer lui-même, il a libéré Spanker.

– En tout cas, les soucis de Spanker sont terminés à cette heure. Le voilà digéré, et il se balade à travers le paysage dans l'estomac de vingt loups, prononça Henry en guise d'épithète. Prends ton café, Bill.

Mais Bill secoua la tête.

– Allez, insista Henry en levant la bouilloire.

Bill repoussa son quart. Il était têtue, et mangea son petit-déjeuner tel quel, tout sec, en le faisant descendre dans son gosier à coups de jurons.

– Ce soir, je les attacherai hors de portée les uns des autres, dit-il en prenant la piste.

Cette journée fut semblable aux précédentes. Le jour se leva à neuf heures. À midi, vers le sud, l'horizon tiédit sous les rayons d'un soleil invisible ; puis s'étendit le gris froid de l'après-midi qui finirait par basculer dans la nuit.

Juste après les vains efforts du soleil pour apparaître, Bill détacha le fusil fixé au traîneau.

– Continue par la piste, Henry. Moi, je vais les regarder d'un peu plus près.

– Tu ferais mieux de ne pas t'éloigner, protesta son camarade. Tu n'as que trois cartouches. Dieu sait ce qui pourrait t'arriver.

– Qui fait le pessimiste maintenant ? demanda Bill d'un ton triomphant.

Henry ne répondit pas et poursuivit seul sur la piste, balayant d'un regard inquiet les étendues grises où son camarade avait disparu. Une heure plus tard, grâce aux raccourcis qu'il avait empruntés à certains endroits où le traîneau était obligé de décrire des courbes, Bill le rejoignit.

– Ils sont dispersés et avancent à notre rythme tout en cherchant du gibier, annonça-t-il. Ils sont sûrs de nous avoir, mais ils savent qu'ils doivent patienter pour ça ; alors, en attendant, ils cherchent d'autres proies.

– Ils *pensent* qu'ils sont sûrs, corrigea Henry d'un ton abrupt.

Bill ne releva pas. Il poursuivit :

– J'en ai vu quelques-uns. Ils sont maigres. Ils n'ont rien mangé depuis des semaines, à part Fatty, Frog et Spanker ; et ils sont tellement nombreux que ça ne les a pas menés loin. Ce sont de vrais sacs d'os. Ils sont prêts à tout, moi je te le dis.

Henry éclata d'un rire plein de défi.

– Les loups ne m'ont jamais collé d'aussi près, mais j'ai vécu des choses bien pires et je m'en suis tiré. Il en faut plus pour t'abattre que ce tas de bestioles, fiston.

– Je sais pas, je sais pas, marmonna Bill d'un ton sinistre.

Quelques minutes plus tard, Henry, qui marchait à présent derrière le traîneau, siffla doucement pour alerter Bill. Celui-ci se retourna et donna ordre aux chiens de s'arrêter. Derrière eux, au niveau de la dernière courbe de la rivière, une silhouette suivait leurs traces, le museau contre la piste. Elle s'arrêta à son tour et leva la tête.

– C'est la louve, dit Bill.

La bête reprit sa progression et fit halte à une petite centaine de mètres de l'attelage. Là, elle étudia de nouveau les hommes immobiles. Elle les regardait avec une étrange mélancolie, à la manière d'un chien ; mais dans cette mélancolie, il n'y avait pas trace de l'affection du chien. C'était une mélancolie née de la faim, cruelle comme des crocs, impitoyable comme le gel.

L'animal était grand. Ce devait être l'un des plus grands de sa race.

– Drôle de couleur, fit observer Bill. C'est la première fois que je vois un loup roux.

En effet, même si son pelage était d'un gris dominant, on y distinguait une étonnante nuance de roux qui apparaissait et disparaissait, pareille à une illusion d'optique.

Bill agita une main menaçante et poussa un cri sonore ; mais cela n'effraya pas la louve. Elle continua à les observer avec cette mélancolie affamée.

– Écoute, Henry, murmura Bill. On n'a plus que trois cartouches, mais je ne peux pas la rater. Elle a tué trois de nos chiens, il faut qu'on la stoppe. Qu'est-ce que t'en dis ?

Henry approuva d'un signe de tête. Bill détacha avec précaution le fusil du traîneau. Il n'eut toutefois pas le temps de le porter à l'épaule, car la louve, quittant la piste d'un bond, disparut parmi les sapins.

Les deux hommes se regardèrent.

– J'aurais dû m'en douter ! s'exclama Bill, furieux contre lui-même. Bien sûr qu'un loup qui en sait assez long pour rejoindre les chiens aux heures des repas connaît aussi les fusils. Mais je finirai bien par l'avoir. Je suivrai sa piste et je lui monterai une belle petite embuscade, aussi vrai que je m'appelle Bill.

– Ne t'éloigne pas trop pour ça, l'avertit son compagnon. Si la meute entière décide de te sauter dessus, tes trois cartouches ne te serviront à rien.

Ils firent halte de bonne heure ce soir-là. Trois chiens ne pouvaient pas tirer le traîneau aussi longtemps que six, et ils montraient des signes d'épuisement. Les hommes se couchèrent tôt, après avoir vérifié que les chiens étaient attachés à bonne distance les uns des autres.

Mais les loups devenaient de plus en plus téméraires. Ils s'approchaient si près que les chiens étaient terrorisés. Les deux hommes devaient se relever souvent pour alimenter le feu, qui seul tenait la meute en respect.

– J'ai entendu des marins parler des requins qui suivent les navires, fit observer Bill au milieu de la nuit. Eh ben, ces loups, c'est des requins terrestres. Ils connaissent bien leur affaire, et s'ils

suivent notre piste, c'est pas pour faire une promenade de santé. Ils finiront par nous avoir, Henry, à coup sûr.

– Oh, la ferme, arrête de radoter. Tu me fatigues.

Henry tourna le dos à son camarade d'un mouvement furieux, mais il fut surpris de constater que Bill n'en faisait pas autant. D'ordinaire, Bill était susceptible et les mots durs le mettaient en colère. Henry mit du temps à s'endormir, préoccupé par l'état de son camarade. Ses paupières se fermaient qu'il se répétait encore :

– Bill broie du noir. Faudra que je lui remonte le moral demain.

3

Le cri de la faim



La journée commença bien. Ils n'avaient pas perdu de chien au cours de la nuit, et leur moral était plutôt bon quand ils se mirent en route dans l'obscurité. Bill semblait avoir oublié ses sombres pressentiments de la veille et il se montrait même blagueur avec les chiens lorsque soudain, vers midi, le traîneau se renversa à un endroit où la piste était mauvaise.

La situation était délicate. Le traîneau, complètement retourné, était coincé entre un tronc et un rocher, et les deux hommes durent dételer les chiens pour démêler les harnais. Penchés sur le traîneau, ils tentaient de le redresser lorsque Henry s'aperçut qu'Oreille-Unique s'éloignait en douce.

– Ici, Oreille-Unique ! cria-t-il.

Mais Oreille-Unique détalait à toute allure dans la neige, traînant ses sangles derrière lui.

Et là-bas, dans la direction d'où ils venaient, la louve l'attendait. Il retrouva sa prudence lorsqu'il s'en approcha. Il ralentit, se mit au pas, s'arrêta. Mais elle semblait lui sourire. Elle fit quelques pas vers lui, comme par jeu.

Oreille-Unique essaya de lui flairer le museau, mais, joueuse et provocante, elle battit en retraite. À chaque fois qu'il avançait d'un pas, elle reculait d'autant, l'éloignant toujours un peu plus de ses compagnons humains. À un moment donné, dans un éclair de lucidité, Oreille-Unique tourna la tête vers les hommes qui l'appelaient. Mais l'idée que son cerveau était en train de former fut aussitôt dissipée par la louve, qui vint lui reniffler le museau avant de reculer à nouveau.

Pendant ce temps, Bill tentait de se saisir du fusil. Mais celui-ci était coincé sous le traîneau et, lorsque les deux hommes réussirent enfin à redresser le chargement, Oreille-Unique et la louve se trouvaient trop près l'un de l'autre, et à trop grande distance, pour que Bill puisse risquer un coup de feu.

Oreille-Unique comprit trop tard son erreur. Les deux hommes le virent soudain faire volte-face et s'élancer vers eux sans voir la cause de ce changement d'avis. Puis ils découvrirent une douzaine de loups efflanqués qui arrivaient perpendiculairement à la piste et bondissaient sur la neige pour lui couper la retraite. À l'instant même, la louve quitta son attitude joueuse. Elle sauta sur Oreille-Unique. Il la repoussa d'un coup d'épaule et, voyant qu'une ligne droite vers le traîneau n'était plus possible, il infléchit sa course pour tenter de le rejoindre en décrivant un cercle. Des loups de plus en plus nombreux se joignaient à la poursuite. La louve courait à un pas derrière Oreille-Unique.

– Où vas-tu ? demanda Henry en posant la main sur le bras de son camarade.

D'une secousse, Bill se débarrassa de cette main.

– Je ne supporterai pas ça, dit-il. Ils n'auront pas un autre de nos chiens si je peux l'éviter.

Fusil à la main, il plongea dans les fourrés qui bordaient la piste. Son intention était claire. Il comptait se placer quelque part sur le cercle que décrivait Oreille-Unique autour du traîneau, et attendre la meute. Avec son fusil, et en pleine lumière, il pourrait peut-être effrayer les loups et sauver le chien.

– Dis, Bill ! lança Henry. Sois prudent ! Ne prends pas de risques !

Henry s'assit sur le traîneau et observa. Il n'y avait rien d'autre à faire. Bill avait déjà disparu ; mais de temps à autre, entre les fourrés et les sapins clairsemés, apparaissait et disparaissait Oreille-Unique. Le chien décrivait un cercle large ; les loups lancés derrière lui suivaient un cercle plus resserré et donc plus court. Il était vain de penser qu'Oreille-Unique pourrait couper leur cercle pour rejoindre le traîneau.

Quelque part dans la neige, en un lieu caché à sa vue par la végétation, Henry savait que les trajectoires de la meute, d'Oreille-Unique et de Bill allaient se rejoindre. Cela arriva bien trop vite. Il entendit un coup de feu, puis deux autres très rapprochés, et il sut que les munitions de Bill étaient épuisées. Il entendit alors un vacarme de grondements et de jappements.

Il reconnut le hurlement de douleur et de terreur que poussa Oreille-Unique, et entendit le cri d'un loup blessé. Et ce fut tout. Les grondements cessèrent. Les jappements se turent. Le silence régna de nouveau sur la terre déserte.

Henry resta assis sur le traîneau. Il était inutile qu'il aille voir ce qui s'était passé. Il le savait comme si la scène s'était déroulée sous ses yeux. Longtemps, il ressassa ses idées noires, les deux chiens survivants couchés tout tremblants à ses pieds.

Il finit par se lever d'un mouvement las, comme si son corps était vidé de toute énergie, et il attela les chiens au traîneau. Il se passa une corde autour de l'épaule et tira avec ses bêtes. Il n'alla pas loin. Dès que le jour commença à tomber, il se hâta de dresser un campement en veillant à se constituer une généreuse réserve de bois. Il nourrit ses chiens, se fit à manger et se coucha près du feu.

Mais avant même que ses yeux se soient fermés, les loups s'étaient rapprochés, si proches qu'il n'était plus obligé de faire un effort pour distinguer leurs silhouettes. Il les voyait se coucher, se rasseoir, ramper. Ils dormaient même, de temps à autre, profitant d'instantes de repos qui lui étaient refusés.

Il ne cessait d'alimenter le feu, seul rempart protégeant sa chair de leurs crocs affamés. Ses deux chiens étaient blottis à ses côtés ; leurs grondements brisaient parfois le cercle des loups qui se reformait aussitôt, toujours plus près.

Henry se mit à saisir dans le feu des tisons qu'il jetait sur la meute. Une retraite hâtive en résultait à chaque fois, accompagnée par des jappements furieux lorsqu'un tison bien envoyé atteignait une bête trop audacieuse.

Le matin trouva l'homme hagard, exténué, les yeux agrandis par le manque de sommeil. Il se fit son petit-déjeuner dans le noir. À neuf heures, comme le jour se levait, la meute recula ; Henry s'attaqua alors à la tâche qu'il s'était fixée. Il abattit de jeunes arbres



dont il se servit pour construire un échafaudage de fortune contre les troncs d'arbres robustes. Employant les harnais du traîneau en guise de corde, et grâce à l'aide des chiens, il hissa le cercueil au sommet de cet échafaudage.

– Ils ont eu Bill, ils m'auront peut-être, mais toi, jeune homme, ils ne t'auront pas, dit-il en s'adressant au mort.

Ensuite il prit la piste. Le traîneau allégé bondissait derrière les chiens qui tiraient de bon cœur, conscients que la sécurité les attendait à Fort McGurry. Les loups ne se donnaient plus la peine de se cacher ; ils trottaient tranquillement derrière le traîneau et sur les côtés. Leurs langues rouges pendaient, leurs silhouettes efflanquées laissaient deviner des côtes qui ondulaient à chaque mouvement.

Henry n'osa pas marcher jusqu'à la tombée de la nuit. Dès que le jour commença à décliner, il se mit à dresser son campement, profitant des quelques heures de lumière grise qu'il lui restait pour couper une énorme provision de bois.

Avec la nuit vint l'horreur. Non seulement les loups affamés devenaient plus téméraires, mais le manque de sommeil mettait Henry au supplice. Épuisé, il dénombra au moins vingt loups qui l'encerclaient de près.

En remettant des bûches dans le feu, il regarda ses mains avec une affection qu'il n'avait jamais ressentie auparavant. Il examina le mouvement précis des doigts, la mécanique des articulations, l'endroit où naissaient les ongles, tous ces détails qui fonctionnaient si bien. Puis il regarda le cercle des loups avides, et il frémit à la pensée que son corps merveilleux ne représentait pour ces bêtes qu'un tas de viande.

Il sortit d'un état de somnolence pour se rendre compte que la louve était assise dans la neige à moins de cinq mètres de lui. Elle le dévisageait d'un regard mélancolique. Les deux chiens gémissaient et grondaient aux pieds de Henry, mais la louve ne s'en occupait pas ; elle n'avait d'yeux que pour l'homme. Il soutint son regard pendant quelques instants. Elle finit par ouvrir la gueule et Henry la vit saliver. Elle se lécha les babines.

Un spasme de frayeur le parcourut. Il saisit un tison pour le lui lancer, mais elle avait déjà reculé, habituée à éviter les projectiles des hommes.

Toute la nuit, il combattit la meute affamée à coups de tisons. Lorsqu'il s'assoupissait malgré lui, le grondement de ses chiens le réveillait. Le jour se leva, mais pour la première fois la lumière ne fit pas battre les loups en retraite. L'homme attendit en vain leur départ. Ils restèrent là, à l'assiéger autour du feu.

Il fit une tentative désespérée pour reprendre la piste ; mais à peine eut-il quitté la protection du feu que le loup le plus audacieux bondit sur lui. Le bond était trop court ; Henry sauta en arrière et les mâchoires de l'animal se refermèrent à quelques centimètres de sa cuisse. Le reste de la meute allait passer à l'attaque et Henry dut jeter des tisons à droite et à gauche pour tenir ses assaillants en respect.

Même en plein jour, il ne pouvait plus quitter le feu pour se refaire une réserve de bois. À vingt pas de lui, cependant, se dressait un haut sapin mort. Il passa la moitié de la journée à déplacer son brasier en direction de l'arbre ; à tout moment, il gardait au moins six bûches enflammées prêtes à être jetées sur ses ennemis. Une fois qu'il eut atteint l'arbre, il examina la forêt environnante pour abattre le sapin dans la direction où il trouverait le plus de bois à brûler.

La nuit suivante fut identique à la précédente, sinon que l'envie de dormir de Henry devenait insurmontable. Le grondement de ses chiens ne suffisait plus à le maintenir éveillé. De plus, ils grondaient sans cesse, et ses sens engourdis ne percevaient pas les changements d'intensité de ces alertes. À un moment donné, il se réveilla en sursaut. La louve était à moins d'un mètre de lui. Par réflexe, il lui balança un tison dans la gueule, sans le lâcher. Elle bondit en arrière en hurlant de douleur. Il huma avec délices l'odeur de la chair et des poils brûlés, tandis qu'elle poussait des grognements rageurs à vingt pas de lui.

Cette fois, avant de s'assoupir de nouveau, il attacha à sa main droite une branche de pin en feu. Il n'avait fermé les yeux que depuis quelques minutes lorsque la brûlure le réveilla. Pendant quelques heures, il s'en tint à cette tactique. À chaque fois qu'il se réveillait, il faisait reculer les loups à coups de tisons, ravivait le feu et se rattachait une branche sur la main. Mais vint un moment où il la fixa mal. Lorsqu'il ferma les yeux, la branche tomba.

Il rêva. Il se trouvait à Fort McGurry. Il faisait bon, l'endroit était confortable, il jouait aux cartes avec le facteur. Il lui semblait que le fort était assiégé par les loups. Ils hurlaient aux portes, ils envahissaient les lieux, ils s'élançaient sur le facteur et lui.

Alors il se réveilla et se rendit compte que les hurlements étaient bien réels. Les loups se jetaient sur lui. Les mâchoires de l'un d'eux venaient de se refermer sur son bras. D'instinct, il bondit dans le feu, et tout en sautant, il sentit des crocs lui entailler la jambe. Une bataille du feu s'engagea. Ses mains temporairement protégées par l'épaisseur de ses moufles, il saisit des braises qu'il jeta dans toutes les directions. Le feu de camp avait pris l'allure d'un volcan.

Mais cela ne pouvait pas durer. Son visage rôtissait, ses cils et sourcils avaient brûlé, la chaleur devenait intolérable pour ses pieds. Un tison dans chaque main, il bondit en bordure du brasier. Les loups avaient reculé.

Partout où les braises étaient tombées, la neige grésillait. De temps à autre, un grondement de douleur signalait qu'un loup avait marché sur l'une de ces braises.

L'homme bombardait de ses tisons les ennemis les plus proches, puis enfouit ses mouffles dans la neige et tapa des pieds pour se rafraîchir. Ses deux chiens avaient disparu, et il devina aisément le sort qu'ils avaient subi. Le prochain plat de ces loups, ce serait lui.

– Vous ne m'avez pas encore ! hurla-t-il en agitant sauvagement le poing. Au son de sa voix, le cercle s'agita, la meute entière gronda, et la louve s'approcha de lui pour l'observer avec sa mélancolie avide.

Il se mit en devoir d'exécuter son nouveau plan. Il élargit le feu en lui donnant la forme d'un grand cercle. Il s'accroupit au centre de ce cercle, étalant sa couverture sous lui pour se protéger de la neige qui fondait. Lorsqu'il eut ainsi disparu à l'intérieur de son cercle enflammé, la meute se rapprocha, curieuse de voir ce qu'il était devenu. Les loups se tapirent tout autour du feu et restèrent là, à bâiller et à s'étirer dans cette bonne chaleur à laquelle ils n'avaient jamais eu accès.

L'aube arriva. Le feu mourait. Il fallait refaire provision de bois. L'homme essaya de sortir de son cercle de flammes, mais les loups se redressèrent pour l'attaquer. Les tisons volants les faisaient s'écarter, mais ils ne reculaient plus. L'homme comprit que sa tentative était vaine. Le voyant renoncer et reprendre place dans son cercle, un loup bondit sur lui, rata son coup et atterrit dans les braises.

Il poussa un hurlement de terreur et battit en retraite pour se rafraîchir dans la neige.

L'homme se rassit sur sa couverture. Ses épaules prostrées et sa tête posée sur ses genoux montraient qu'il avait renoncé à lutter. De temps à autre, il levait les yeux pour constater la lente extinction du feu. Le cercle de flammes présentait des brèches qui s'élargissaient.

– Quand vous voudrez, marmonna-t-il. Moi, maintenant, je dors.

La louve se tenait juste devant lui, elle le guettait à travers l'une des brèches.

Il se réveilla quelques instants plus tard avec l'impression qu'une éternité s'était écoulée. Un changement mystérieux s'était produit, qui lui rendit sa lucidité. Les loups avaient disparu. Il ne restait devant lui qu'une neige piétinée, témoin de leur siège implacable. Le sommeil l'envahit de nouveau, et sa tête s'affaissait sur ses genoux, lorsqu'un sursaut le réveilla.

Il entendait des cris d'hommes, des crissements de patins, et les gémissements de chiens en plein effort. Quatre traîneaux quittèrent le lit de la rivière pour rejoindre le campement au milieu des arbres. Six hommes entourèrent le rescapé prostré au milieu du feu mourant. Lorsqu'ils le secouèrent, il leur adressa un regard d'ivrogne en murmurant des paroles incohérentes.

– Louve rousse... Venue rejoindre les chiens aux repas... D'abord elle a mangé leur nourriture... Puis elle a mangé les chiens... Puis elle a mangé Bill...

– Où est lord Alfred ? lui cria un homme à l'oreille.

Il secoua lentement la tête.

Le cri de la faim

– Non, elle ne l’a pas mangé... Il est perché sur un arbre au dernier campement.

– Mort ? cria l’homme.

– Et couché dans une caisse, répondit Henry.

D’un mouvement brusque, il libéra son épaule de la main qui l’empoignait.

– Dites, fichez-moi la paix... Je suis crevé... Bonne nuit, tout le monde.

Ses yeux se fermèrent. Les hommes ne l’avaient pas encore allongé sur la couverture que ses ronflements s’élevaient déjà dans l’air glacial.

Mais il y avait un autre bruit, au loin. C’était, étouffé par la distance, le cri de la meute affamée qui se mettait en quête d’une nouvelle proie.

Table des matières



Première partie	5
1. La piste de la viande.....	5
2. La louve	13
3. Le cri de la faim	23
Deuxième partie.....	35
1. La bataille des crocs	35
2. Le louveteau gris	45
3. Le mur du monde.....	51
4. La loi de la viande.....	61
Troisième partie.....	67
1. Les faiseurs de feu	67
2. L'esclavage.....	77
3. La piste des dieux.....	87
4. La famine.....	99

Quatrième partie.....	107
1. Un homme dangereux	107
2. Le règne de la haine	117
3. L'indomptable.....	131
Cinquième partie	145
1. La longue piste.....	145
2. Le domaine du dieu	157
3. L'attaque	167



Ouvrage composé par Facompo (14100 Lisieux)
Achévé d'imprimer en septembre 2016 par DIMOGRAF en Pologne
N° d'édition : 16156
Dépôt légal : octobre 2016

« Il attendit le crépuscule pour quitter les fourrés et il joua entre les arbres en savourant sa liberté. Mais tout à coup, il se rendit compte de sa solitude. Il s'assit et, perturbé, il écouta le silence de la forêt. Cet environnement immobile et muet lui parut menaçant. »

Retrouvez les aventures du loup Croc-Blanc dans ce chef-d'œuvre de la littérature classique.

Dans la même collection :



14,90 € TTC France
www.fleuruseditions.com

